

Le rescapé de l'enfer

Je ne vous raconte pas cette tragédie pour être absous à posteriori ou me débarrasser d'une quelconque mauvaise conscience. J'essaye de transcrire sur le mur de l'absurde et de la barbarie le vécu de certains de mes concitoyens qui ont connu l'horreur durant la décennie noire. Je ne fais que rapporter le ressenti de ceux et celles qui ont souffert le martyre et sont aujourd'hui marqués à vie dans leur chair et leurs mémoires. Dans la nuit du 22 au 23 septembre 1997, Bentalha cette cité paisible se réveille sous l'un des plus horribles massacres de la décennie noire. Cette hécatombe a emporté 400 âmes, massacrées à coups de hache et de sabres. Même les nouveaux nés n'ont pas échappé à cette barbarie. Des femmes enceintes éventrées, leurs fœtus entre les jambes. Des hommes en tenues bizarres et grotesques, que Pierre Cardin ou Yves saint Laurent n'auraient jamais eus le génie de confectionner. Encagoulés, parfois, à visage découvert, ces barbares sillonnent la cité armés de couteaux, de sabres, de machettes et de kalachnikovs. Les assaillants ont pris la précaution de couper l'électricité avant d'attaquer la cité. Mais auparavant, ils avaient marqué les maisons ciblées par une croix rouge. Haï el-Djilali et Haï Boudoumi sont les quartiers ciblés par les assaillants. Une femme dont les proches ont rejoint les hordes sauvages au maquis les guidait dans cette entreprise exterminatrice. Des scènes horribles, des choses inimaginables : des têtes par-ci par-là, des corps brûlés ou déchiquetés...Parmi tous ces corps mutilés je reconnais un. Je vous le dis d'emblée. Ce corps moribond qui gît là par terre sous mes yeux n'est pas celui de mon autre. C'est le mien que j'ai habité dans un autre monde. Je le regarde

trépasser, sans douleur. Des visages dites-vous ? Je n'en vois point. Tout au long de cette chienne de vie, je me suis interrogé sur cette silhouette qui vient chaque soir sans permission hanter mes cauchemars. J'entends sa voix qui ne parle pas, qui ne crie pas. La voix du silence ambigu qui refuse de se taire. Le bruit d'une ombre qui cogite tout autour de moi. Une ombre ne fait pas de bruit me diriez vous, eh bien oui de nos jours les ombres sans visages nous crient, nous craches dessus, nous vomissent un discours de haine qui vous empêchent de vivre. Captif, aujourd'hui, mon esprit, ma liberté de penser est séquestrée, enfermée. Je cours comme ce pestiféré cherchant son point de chute, fuyant sa raison d'être pour trouver ce maudit point astral. Je bouscule les us et les usages, les coutumes, les préjugés et les qu'en dira-t-on. J'enfreins la loi qui a fait de mon être l'esclave de ma vie. Je donne un bon coup de pied dans cette fourmilière. Je congédie le diable, toute cette frénésie, cette ignominie. Trop souvent, j'écoute ce mal qui me dévore, je le sens, je le savoure. J'ouvre les portes de l'enfer pour y trouver la paix et la quiétude, il est plus clément paraît-il. Celui des hommes vous brûle les idées et les idéaux. Je veux cramer. J'interroge les paradoxes, je ne pose aucune limite à l'imaginaire. Je me faufile entre le rêve et la réalité. Je me fraye un chemin entre le palpable et l'abstrait, entre le sublime et le ridicule. Je dessine cette silhouette qui me hante tous les soirs. Je traîne cette poisse depuis que mon autre, mon ego est devenu mon ennemi préféré. Je le supporte, je le porte comme un fardeau depuis cette nuit d'horreur. Je me demande d'où leur vienne cette force ogresse pour être aussi monstrueux envers ces gens qui n'ont rien demander qu'un semblant de survie. Le jour ils ressemblent à des anges ou des messies qui vous

vomissent des discours de fraternité et de tolérance.ils viennent même verser des larmes de crocodiles. Le soir venu, ils deviennent des loups-garous ou des Dracula avides de sang. Ils ont eu mon corps, mais pas mon âme. Je la garde toujours vivante pour les juger devant l'Éternel. Je ne veux pas ressembler à cette farce stupide que d'aucuns ne trouvent amusante désormais ou à cette morsure de l'histoire qui a laissé pour seule empreinte des cadavres et les cendres de corps calcinés.

La vanité de la comédie humaine est grotesque, cousue de fil blanc sur un décor noirci par la barbarie et la monstruosité des hommes. Cette nuit, qui ne veut pas s'éclipser est la plus longue de toute mon existence. Je peine à digérer, cette hargne, ce désir de vengeance. Je peine à m'en défaire, elle me dévore. Mon autre me colle à la peau comme une sangsue vidant sa proie, il me fait souffrir, je l'adore. Je suis né avec mon destin gravé sur le front que je n'arrive pas à décrypter. Il vit en moi. Il me précède toujours d'un pas, il me devance d'une longueur à chaque fois que je crois savoir tout de mon avenir. La mort et la vie sont de connivence, ils mijotent bien quelque chose. Je les entends murmurer, chuchoter dans mes cauchemars. Je sursaute, j'ouvre les yeux grands ouverts, je loue Dieu et je m'endors du sommeil du juste. Je suis las de devoir constamment m'excuser d'exister. Je tire ma révérence